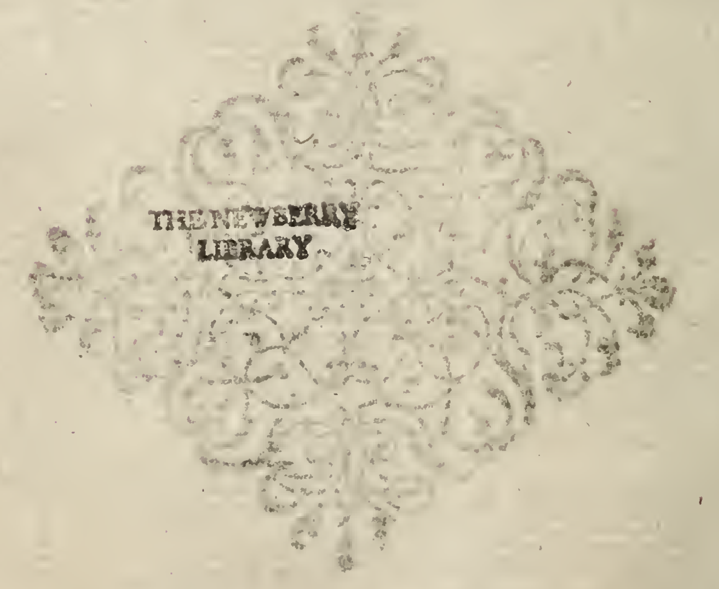
ABBREGE'
DE LA VIE, RVSE, CAVTELLE, MORT, TRESPAS, OBSEQVES ET FVNERAILLES DV MARQVIS d'Ancre, & de tout ce qui s'est passé depuis sa mort.

Auec son Origine & declaration des biens qui luy furent donnez en Mariage.



A PARIS,
Chez la veufue Iean du Carroy, ruë de Rheims, pres le College.

M. DC. XVII.


THE NEWBERRY
LIBRARY



ABBREGE' DE LA VIE, *ruse, cautelle, mort, trespas, obseques, & funerailles, &c.*

MElpomene ou vas-tu? où vas tu Melpomene?
Tu cours à l'abandon, quelle cause te mene?
D'où vient ton allegresse? LOYS est-il vainqueur?
Dy moy fait il trembler ses ennemis de peur?
Tes huict sœurs m'ont quitté, & à moy tu t'adresse:
Pense tu que ie sois de telle hardiesse,
Pour aller à la Cour en ma barbe premiere,
Entonner là mes vers, d'vne façon grossiere?
Que veux-tu que ie die, que veux-tu que ie face:
Veux-tu point que ie chante enorgueilly d'audace
La valeur de LOYS, ses faits & ses proüesses,
Comment il s'est trouué aux hazards & détresses,
Comme il cherche la paix par toutes ces Prouinces
Trahy de ses subiects, abandonné des Princes.
Helas! l'esprit me manque ou la matiere abonde,
Ie n'ay beu d'Hypocrene en la source feconde,
Ie n'ay iamais dormy où les Poëtes mignons,
Naissent en vne nuict comme des Potirons,
Comment, que ie d'escriue les sanglantes batailles
Les furieux combats, cause des funerailles,
De mille bons François, qui desireux de gloire

Ont desiré mourir en gaignant la victoire.
Quoy, que ie renouuelle ces cruelles douleurs,
Que nous auons receu des paniques terreurs,
Des seditieux coyons, las! c'est trop enduré:
Nous auons trop gemy, nous auons trop pleuré,
Te Deum laudamus, te dominum Confitemur,
Te æternum Patre, omnis terra veneratur. (maistre,
Vrayement l'on cognoist bien que Dieu est par tout
Et qu'il ayme celuy à qu'il a donné l'estre,
Il nous a bien monstré que sa grand' prouidence,
D'vne fortune aueugle n'est pas sous la Regence:
Qu'encore moins Cloton gouuerne les mortels,
qu'il ne faut point qu'a elle nous dressiõs nos autels.
Il n'y a que luy seul qui voye les destours,
Qui sont en nostre cœur tous ses tours, & retours,
Il n'y a que luy seul qui nous peut aduancer,
Comme il est aussi seul qui peut desauancer,
Fortune n'y fait rien, sa course vagabonde,
Son Globe tournoyant sur la machine ronde,
Son voille de tenebres & sa rouë inconstante
Sont toutes fictions que le Poëte chante.
Descouurons, abbatons le masque de mensonge,
Voyons la vebité sans se fier au songe,
Ie diray simplement tout ce qu'en ma presence,
L'on a fait au Coyon pour toute recompence,
Ie ne feray Poëte, ains tesmoin oculaire,
Sans animosité sans luy estre aduersaire,
Dieu donc qui seul peut veoir tout nos affections
Et qui seul peut brosser parmy nos passions,
Qui a l'hõme plus cher que l'hõme n'a soy mesme,
Cognoissant le peril & le malheur extresme,
Qui nous suiuoit de pres, il en a pris pitié,
Et à tous ces malheurs il a remedié.

Entendant les prieres & les tristes sanglots,
Les larmes & les pleurs de ses peuples deuots:
Et desia preuoyant la future grandeur,
A laquelle aspiroit cét Icare en malheur,
Qui superbe pensoit de ses aisles de cire
Se faire redouter & auoir vn Empire,
Mais sa trop basse cheutte il ne peut euiter
C'est icy que ie veux, ô Muse, m'arrester,
Auec toy contemplant les succez miserables,
Les tristes accidents comme ils sont variables,
Ie veux auec toy veoir ce Pauure ambitieux,
Qui cõme vn fier Nemrod veut escheler les Cieux,
C'est à toy que i'en veux Braquemard barbouillé
Pour te dire en vn mot toute ta verité,
C'est à vous mille liures que ma Muse s'adresse,
Elle vous veut monstrer vostre maistre en detresse,
A vous qui pour hanter & la Cour & les Princes,
Vous faites accõmoder d'habits douillets & minces,
Vos gentils, petits, friques, & troussez matelins,
Qui escartez vos bras en aisles de moulins, (mãde,
Tousiours sur les roignõs, quãd quelque grãd vous
Vous frisez vostre poil comme barbets d'Holande,
Et marchez grauement, releuant la moustache,
Ou bien entortillez au chappeau le pennache,
Ayant vn serré-cul des chausses en bourelet,
Emboutis, rebondis, comme vn bas de Mulet,
Ie ne vous veux taxer ie ne suis pas Satyre,
Mais prenez garde à vous, vous pouuez auoir pire,
Genereux courtisans d'vn si genereux maistre
Coyon dis-ie Coyon de ce Coyon si traistre:
Vrayement tu n'és pas digne de te nõmer François,
Toy quiconque a seruy cét estranger mattois:
Ie veux bien que tu fusse de basse qualité,
Tu deuois toutefois aymer ta liberté,

Penſe tu que ton maiſtre fuſt de plus noble race,
Pour aller apres luy & le ſuyure à la trace:
Non c'eſtoit vn coquin, qui priſt en mariage
Vne femme fort pauure & de fort bas lignage,
Quand il fut marié ſon beau-pere pour doüaire,
Luy donna vne table auecque vne armoire,
Puis il eut pour ſon meuble, ſix tabourets de paille,
Vn buffet, deux chaſlis, 6. eſchelles, deux toüailles,
Deux bahuts, vn coffret, deux eſcabeaux ſans piez,
Qui tombant en la place, venoient d'eſtre eſtropiez,
Tenez dit-il mon gendre, ſoyez bon meſnager,
Ie vous feray demain vn beau garde manger.
I'ay faict les deux chaſlis, & le reſte du meuble,
Gardez bien la ciuiere, car elle eſt vn peu foible,
Apres auoir tenu ces propos en pleurant
Luy diſt, Adieu mon gẽdre, Adieu mõ cher enfant,
Et puis prenant ſon meuble le porte en ſa maiſon,
Où il y faiſoit clair comme en vne priſon,
Il contemple ſa table, ſon buffet, ſon armoire,
Ses chaires, ſes chaſlis, & ſa belle ciuiere,
Il l'a prend auſſi toſt, & la charge de fiens,
Attachant aux deux bras, des ſangles & des liens,
Cependant que ſa femme & toute ſa famille,
Sur le ſueil de la porte trauailloient de l'eguille,
Mais en fin s'ennuyant d'eſtre ainſi malheureux,
Il quitte ſon pays, & d'vn cœur genereux,
Apres auoir long temps veſcu en la Florence,
Sans gloire, ſans honneur, voulut venir en France,
Pour pouſſer ſa fortune. Il va droict à Paris,
Sa mere ayant nourry la grande Medicis.
Qui le recognoiſſant, ha! bon Dieu quelle chere,
Que ne fait elle point à cauſe de ſa mere;
La patrie l'oblige, & puis ſa nourriture,
En cela ne voulant repugner à nature,

Sans regarder qu'il est luy fait plusieurs faueurs,
I'esleue aux Dignitez, aux Grades & Honneurs:
Bon Dieu que n'a-il point ? il est par sus les Princes,
Luy donnant de la France les plus belles prouinces,
Il est bien à son aise, il amasse de l'or,
Sans songer toutesfois à la prochaine mort.
Il a force Palais magnifiques & beaux,
Il a presque de France tous les plus forts chasteaux:
Bref il ne trouue rien qui luy soit difficile,
Il a des gens de guerre, & tout luy est facile,
Il est pres de la Reine tousiours à ses oreilles,
Il fait le Conseiller luy chantant des merueilles.
Ha! n'a-ce pas esté par son commandement,
Qu'on a mis nostre Prince pour estre seurement
Voyant bien qu'il vouloit remettre nostre France
En pleine liberté, pour en prendre vengeance?
Feignãt qu'il la vouloit mettre aux abbois de mort,
Et pour la renuerser qu'il faisoit son effort.
Quoy! pour la renuerser n'estoit-ce pas Conchine?
Qui tenoit ses propos pour en voir la ruine.
Helas! il est bien vray, mais l'on ne sçauoit pas,
Vostre dessein, mon Prince, ne le descouurant pas,
Vos cõpagnõs vous quittent voyãt ainsi leur Prince
S'en retournant bien-tost chacun en sa prouince,
Et ne perdant point temps chacun reprend courage,
Chacun monte à cheual, chacun plie bagage
Chacun quitte la Cour, sçachant bien que le Roy
Ne se contenteroit de leur donner l'effroy:
Mars leur vient au deuant, la sanguine Belonne,
Les anime au combat & leur cœur esguillonne,
Leur entourant le chef d'vn morion profond
Qu'ils laissent deualer sur la voute du front.
La Vengeance les suit, qui d'vn cœur souspirant,
Les ayant attrapé leur va ainsi parlant:

O Princes genereux qui dés vostre bas âge
Ne sentez que le sang, que fureur & que rage:
Voyez mes chers enfans, l'ẽbusche qu'õ vous dresse
Où est vostre courage? où est la hardiesse?
Qui a fait autresfois les cheueux herisser
Aux plus preux qui à vous se vouloient addresser?
C'est maintenant qu'il faut acquerir de la gloire,
C'est mainrenant qu'il faus obtenir la victoire,
Courage mes enfans, nous auons eu du pire,
Il faut auoir du mal pour auoir vn Empire:
Aujourd'huy si fortune est aux humains contraire,
Demain elle rira & leur sera prospere,
L'Ocean n'est tousiours d'Aquilon agité,
Car apres la Bourasque suit la prosperité,
Apres la triste pluye nous auons eu beau temps:
Allons donc braues Princes, & ne perdõs point tẽps,
I'apperçois qu'vn chacun grande joye de Meine,
Et pour auoir du Bon nul ne pleindra sa peine.
Ie vois biẽ qu'aux premiers desia le sang Bouillonne,
Car le desir de vaincre assez vous Esguillonne,
Pour vous bien animer ne faut Prose Neuers,
Vous chocquerez par tout à tort & à trauers,
Dressant vos bataillons sur tout Gare la lande,
Retournez promptement si le ROY vous remande,
Il faut laisser les champs prendre vne Longue-ville.
Auec vn bon chasteau qui seruira d'Asyle.
S'ils craignẽt le vent d'HÕME, celuy-là du Salpestre
A plus forte raison sera donc bien leur maistre.
Cependant que les Princes de leurs pensees vaines,
Laissoiẽt paistre leur cœur plein d'angoisseuses peines
Escoutant l'Oratrice, qui par faute de chaize
Faisoit son Oraison vn peu mal à son aize.
Au milieu d'vn chemin, & courant à la poste,
Autant qu'elle en peut dire plus le vẽt en emporte

Comme

Comme vn Chien cauteleux qui lapant ſur la riue
Du fleuue Egyptien de cra inte qu'il n'arriue
Quelqu' hydre venimeux, lape tousjours courant
De gorgeés en gorgées va ſa ſoif appaiſant :
Ainſi ceſte maſtine court en les exhortant,
Et tousjours à coſté les exhorte en courant
Ne pouuant acheuer ſa harangue en repos
Quand plusieurs cavaliers luy rompent ſon propos
Pourſuyuant à la poſte ceſte troupe de Princes
Qui lors ſe ſepara allant en leurs prouinces.
Laiſſant là la vengence qui demeure en ſa place;
Eſtonnée tremblante & plus froide que glace,
Mais en fin s'en retourne en l'infernal manoir
Apres auoir taſché de faire ſon deuoir,
Tandis qu'haſtiuement ils gaignent les guerets,
Pouſſant mille ſouſpirs mille pleurs & regrets;
Ils tremblent en fieureux : Que di-je de Soiſſons
Ils ſe ſont emparez & quittent les friſſons,
Ils ont orné des-ja leurs chef d'vne ſalade
Entourée de pennaches pour ſeruir de parade,
Apres leur hauſſe col, mettent leur corſelet,
Les braſſards les cuiſſars & puis le gantelet,
Ils ſont en equipage de ſouſtenir l'aſſault
Toutes-fois chaſcun deux ſous l'armure treſſault
Lors le traiſtre Conchin touiours aupres du Roy
Bien ayſe de leur fuitte & de leur deſarroy
Dict, SIRE, puniſſez ceſte troupe mutine
Qui ne ſe ſoucie pas pourueu qu'elle butine.
Les vens d'homme ſont foibles & ne ſont ſuffiſant
De renuerſer vos lis qui s'en vont fleuriſſans,
SIRE ne vous ſouciez que ce Bouillon Bouillonne,
Il ne fera iamais tort à voſtre Couronne,
Qu'il tonne, qu'il tẽpeſte, qu'il culbute & renuerſe
Tout ce qui ſe preſente, qu'il aille à la trauerſe,

Qu'il face le collere qu'il ſe mette en fureur;
Qu'il fende, qu'il abbate, de ſon bras foudroyeur
Qu'il face le mutin qu'il dreſſe des embuſches
Comme vn vieux routier, qu'il face le farouſche
Vous ne vous ſouciez point de toute ſa cole re
Car vous l'aurez bien toſt cõme vn chaſcun eſpere.
Les François ſe preparent à vous rendre ſeruice
La fortune promet de vous eſtre propice,
SIRE, de ces mutinez l'ingrate outrecuidance
Procede trop auant, monſtrez voſtre vaillance,
Domptez ſon inſolence, captiuez ſa rigueur,
Gaignez ſa cruauté, donnez luy la frayeur
Il ne faut prendre garde à voſtre trop bas-age
Vous auez du pouuoir vous auez du courage,
Ne ſcauez vous pas bien que le ieune Scorpion
A vaincu Hannibal & le graue Caton?
Le ieune Cleomene Roy de Lacedemone
N'a il pas emporté d'Arate la Couronne
Mais Charles de Bourbon ieune, na il pas mis
Deſſous ſes pieds vainqueurs ſes plus fiers ennemis?
Il t'en ſouuient du Guaſt vn iour qu'a Ceriſolles
Tu te moquois de luy l'attaquant de parolles,
Te fiant au poil gris qui couuroit ton viſage
A tes propres deſpens appris à eſtre ſage:
SIRE, ſouuenez vous pour n'aller plus auant
Que noſtre grand HENRY encore ieune d'ans,
A donné la terreur aux plus vaillans ſoldats.
Quand il venoit chargé de fleches & de dards.
Mais que fais tu Conchin, à qui crois tu parler,
D'animer noſtre Roy c'eſt en vain trauailler,
Il demande la guerre, il cherche les combats,
Afin que ſon courage y prenne ſes esbats:
Ia ſans beaucoup attendre commande d'aſſieger
Les places qui ſous luy ne ſe voudront ranger,

Pense esteindre la flamme des séditions ciuiles,
Quand il aura reduit ses chasteaux & ses villes,
Il assemble des gens, c'est pour toy, Pierre-font,
Ne te fie en ta force & aux fossez profonds
Qui te ceint à l'entour, n'attens point l'estonnage,
Il vaut biẽ mieux ceder quand on craint du dõmage,
Bien que ta prise soit aux hommes difficile,
Nostre Roy n'est mortel, il luy est fort facile:
N'attẽs point qu'il t'attaque accompagné de foudre
N'attẽs point qu'il t'abbate & te reduise en poudre,
Car il vaut beaucoup mieux sans faire de refus
Que l'on voye où tu es, que l'endroict où tu fus.
Ha! ie voy tu te rends, tu crains par trop la touche,
Tu crains trop les assauts, le combat l'escarmouche,
Tes Citoyens te quittent, ils craignent les approches
Et la mine, & la sappe qu'ils voyent estre proches.
Ils font composition afin que l'on les sauue,
Ils sortent de la ville pour auoir bagues sauue.
Courage, la fortune à nos yeux est propice,
SIRE, Pierre-font vous offre son seruice,
Il reste de reduire en vostre obeissance
Le Chasteau-Porcien d'vn peu de resistance,
S'il ne se rend à vous, & ne veut obeir
A vos commandemens, faites-le repentir.
SIRE, vous le pouuez, desia vostre canon
S'en va pour augmenter la gloire & le renom
De vostre Majesté, l'on voit-là vos enseignes
Bruire & voltiger au trauers des campagnes,
Se plier, replier en mille & mille tours,
L'on entend vos trõpettes, vos clairons, vos tãbours
Qui donnent le signal, afin que l'on assaille,
Ce seditieux chasteau & toute sa canaille,
Desia le Mousquetaire a chargé son Mousquet
Pour en viser quelqu'vn, luy donnant son paquet.

Le courageux piquier branfle toufiours fa pique,
De peur que les hazards quelque coup luy pratique.
Le gend'arme culbute, r'enuerfe, tuë, abbat,
Tout ce qui fe prefente au furieux combat,
Il fait eftinceler les harnois endoffez
De tous ceux qu'il attrape les ayant terraffez.
Le canon à fon tour faict brefche en la muraille,
Le falpeftre petille par toute la bataille,
A la par fin le Roy s'eftant rendu vainqueur
Les faict fortir du lieu fans vfer de rigueur.
Cependant l'ennemy fe voyant agité
D'vne aduerfe fortune & par tout mal traicté,
Demeure tout penfif fafché de l'aduenture,
Des courageux foldats priuez de fepulture,
Il jure par les fleuues de l'infernal manoir,
Qu'il mettra les Coyons bien toft en fon pouuoir,
Qu'il trempera l'acier de fes fanglantes armes,
Au corps de ceux qui font caufes de fes alarmes.
Qu'il les enuoyera tous en la noire contrée,
Où la mort aux humains va preparant l'entrée,
Il deuient morne & trifte & fon pafle vifage,
Ne promet rien que fang, que fureur, & que rage.
Lors vn nouueau malheur deuant luy fe prefente,
Qui luy faict plus de mal, & qui plus le tourmente,
Quand on vient rapporter que le vaillant Guyfard,
A defia dans Rhetel, planté fon eftendard,
Il eft tout effrayé au bruit de fes nouuelles
Il court dedans Soiffons, il met des fentinelles,
Il erre vagabond tout au tour de la ville,
Craignant quelque Sinon, qui par rufe fubtille
Entre dedans fa Troye, & que fans faire bruit
Il face entrer fes gens en vne belle nuict.
C'eft là tout ce qu'il craint, c'eft tout ce qu'il redou- (te,
Qu'il arriue autrement, il mettra tout en route:

Laiſſez ie vous ſupplie, laiſſez ceſte algarade,
Noſtre Roy ne combat comme vn Audabatade,
Il eſt cet Alexandre, qui cupide de gloire,
Dit, qu'il ne veut la nuict deſirer la victoire,
Voyant comme en plein iour ſes gens biẽ ordõnez,
Ce grand train de ſoldats aux armes façonnez,
Comme ſes vieux routiers, ſuyuant leur Capitaine
Se promettent bien toſt la victoire certaine,
Les grandes hallebardes, les picques, les eſpieux,
Font vn grand bois touffu & s'eſleuent aux Cieux.
Bref les chãps d'alentour formillant de gẽs d'armes,
Font trembler les payſans, au cliquetis des armes,
Ils approchent touſiours, & deſia le fanfare
Aduertit le ſoldat que toſt il ſe prepare,
Le pata, pata, pan, animant ja l'aſſaut
Le fait ſaulter de joye & l'eſueille en ſurſaut,
Il s'en va pour ſommer la ville de ſe rendre,
Ou bien ils trouueront cent moyens de la prendre,
Elle n'a point de peur, elle veut reſiſter
A toutes les embuſches qu'on luy vient appreſter.
Tout cela n'y fait rien, elle ne craint tempeſte,
Ny le triſte deſaſtre qui luy pend ſur la teſte,
quand le Cõte d'Auuergne cognoiſſant ſon audace,
Fait tirer le canon pour auoir ceſte place.
Il commande à ſes gens de monter aux eſchelles,
Pour tromper en montant les ſourdes ſentinelles.
Les vns ſont pour la mine, les autres ſont commis,
Pour embrazer par feu le pont aux ennemis,
Les bataillons ſe choquent, d'vn & d'autre coſté,
Chacun fait ſon effort, pour auoir la Cité:
Deſia des corps meurtris vne pille dreſſee
Laiſſe au tour de Soiſſons la campagne boſſee,
Cependant que Mayenne entendant le deſaſtre,
Eſt plus encouragé & plus opiniaſtre:

Bref il ne s'en peut taire, le desir de vengeance
Qui luy ronge le cœur le met en grand' souffrance,
Il arrenge ses gens, il les met en bon ordre,
Monstrant bien que par là il y veut aussi mordre,
Ceux qui marchēt deuāt se sont des gēs tout graues
D'vn maintien gracieux & en habits fort braues,
Ils tiennent le deuant de ces troupes guerrieres,
Demōstrant biē qu'ils sont les personnes premieres
Apres eux vont de rang les quatre Caporaux,
Gens de bonne façon, & à peu pres esgaux,
Soit de grandeur de corps, de façon & de gestes,
Superbes en habits, & aux armes bien lestes,
Les Anspesades apres tiennent leur grauité,
Marchant deuant les autres selon leur dignité.
Il met apres ceux-cy deux rangs de Mousquetaires,
Hommes bien agguerris & expers aux affaires,
Là le flageol esclatte, la trompette sonnant,
Là le phiffre fredonne, & le tambour battant,
Les Bourgeois de Soissons suyuent ces instruments,
Arrangez quatre à quatre faisant les suffisans,
De huict cens Citoyens, il compose vne armee,
Et faisant sa sortie il charge à l'arriuee,
Comme quand vn Taureau a long temps resisté,
Au genereux Lyon, qui estant irrité
Leue tout aussi tost son estomach crigneux:
Prenant nouuelle force, deuient plus courageux,
Il se bat tellement que de son coup doublé.
Le Taurreau plein d'ardeur en demeure troublé,
Alors tout furibond de son honneur jaloux,
Se voyant surmonté se met en grand courroux:
Erre par la campagne & s'en va menaçant,
Le petit Leonceau, bien qu'il soit innocent:
De hazard il le trouue ioüant parmy les champs,
Qui ne se doute point de ces desseins meschans,

Il ſe iette deſſus, il s'en va a l'encontre,
Il le rompt par morceaux de premiere rencontre,
De meſme de Mayenne, d'vne guerriere ardeur,
Voyant que noſtre Roy eſtoit de luy vainqueur.
Il met & taille en piece, ceux qu'il trouue eſcartez,
Qui eſtoient par hazard aux murailles reſtez,
Il combat fort & ferme, & les eſclats pointus,
Des piques & des lances vollent comme feſtus,
Faiſant reſonner l'air, chacun des ſiens chamaille,
A tort & à trauers qui d'eſtoc qui de taille,
Aux vns vous euſſiez veu d'vne façon cruelle
Du chef demy party decouller la ceruelle,
L'vn marche ſur le ventre ayant d'vn coutelas,
Les jarrets tous coupez l'autre n'a plus de bras,
Les vns percez à iour tout autour des murailles,
Ont perdu auec l'ame l'honneur des funerailles.
Là l'on ne voit que pleurs & qu'image de mort,
L'on n'y voit que ſouſpirs ſans aucun reconfort.
Les noſtres pour cela ne crient le iou, iou,
Ils ne s'effrayent point ils ont tous veu le lou,
Au contraire Eleſeuf reſſonne en la bataille
Quand l'on entend parler que c'eſtoit la canaille,
Du Coyon Florentin : lors vn chacun s'appaiſe
Et à cauſe du maiſtre chacun en chante d'aiſe.
Bien mieux luy euſt eſté s'il ſi fuſt preſenté,
Mais beaucoup mieux encore s'il s'y fuſt rencontré,
La fortune a voulu qu'il n'allaſt au combat
Il eſtoit reſerué pour nous ſeruir d'eſbat,
Ie reuiens à Paris ie quitte là Soiſſons,
Car Dieu a exaucé toutes nos oraiſons.
Noſtre Roy s'ennuyant de voir ſa pauure France,
Toute barbouillee d'Ancre, en a pris la vengeance,
Les traiſtres ſont punis, ſa douceur outragee.
O Princes genereux! eſt maintenant vengee,

Le tout eſt demaſqué, ſes Coyons ennemis,
Ont receu le loyer du mal qu'ils ont commis.
Reuenez maintenant ſi vous auez enuie,
Reuenez braues Princes le Roy vous y conuie,
Iettez vous à ſes pieds, il eſt voſtre Seigneur,
Demandez luy pardon ce n'eſt point deshonneur,
Il vous ayme & cherit, & en voſtre preſence,
Il eſt autant ioyeux, que triſte en voſtre abſence,
Reuenez braues Princes Aſtres viuants de Mars,
C'eſt aſſez demeuré aux perils & hazards,
La France eſt maintenant en ſa proſperité,
Elle eſt en repos, & en tranquilité.
Quand les vagues irrez menacent de naufrage,
Les vaiſſeaux mal traittez, d'vn tempeſtueux orage,
Quand le Prince des vents, voulant prēdre carriere,
Appelle ſes ſubjets & leur rompt la barriere,
Ils ſoufflent tous ſi bien que la Nef eſt portée,
A la triſte mercy de la vague indomptée,
Elle eſt bien en peril, car l'onde qui la berce,
Deçà, delà, flotante, à demy la renuerſe,
Son maſt preſque brizé, ſes voiles abbatus,
Ses ais deſempoiſſez, de rames deueſtus,
Le maiſtre du nauire preuoyant la tempeſte,
Et le triſte deſaſtre qui luy pend ſur la teſte,
Voyant qu'il a perdu toute ſon eſperance,
Iette l'Ancre en la mer attendant l'aſſeurance,
L'ocean ſe ſousleue & Thetis irritée,
Se plaint au Dieu Neptun de ſa force arreſtee,
Il menace le Nort & tous ſes compagnons
Renfermant leur Eole aux cauernes & valons.
Lors petit à petit ja l'orage s'apaiſe,
Et laiſſe voyager le Naucher à ſon aiſe,
Lors Caſtor & Pollux les deux freres jumeaux
Apparoiſſent en l'air plus ſereins & plus beaux,

Appaiſant

Appaisant le courroux & l'hideuse menace
D'Ocean boursoufflé quand il monstre sa face,
De pareille façon nous auons veu la France
Qu'vn Eole affligeoit d'ingrate outrecuidance,
Bastissant sa fortune tousiours à ses despens,
Pensoit la demolir iusques aux fondemens,
Leuant Tailles, Imposts, il appauurit le Roy,
Pour apres librement le mettre sous sa Loy,
Mais vn clement Zephir d'vn soufflé gracieux
S'efforce d'empescher le dessein vicieux,
Aduertissant le Roy de toutes les menées,
Que le traistre Conchin auoit desia tramées,
Nostre petit Neptune de sa seule parole
Chassa tout aussi tost les compagnons d'Eole,
Commandant à Vitry de ietter l'Ancre à bas,
Qui des biens de la France en faisoit vn amas.
Vitry le remercie, promettant que bien tost
Il verroit ce Coyon en eternel repos,
Sans sçauoir que le peuple luy deust faire vn Cõuoy
Par les ruës de Paris, criant VIVE LE ROY.
Sortant dõc hors du Louure pour faire bien sa main
Il dist à quelques Gardes quand il verroit son train
Qu'on le vint aduertir: ce qu'on n'oublia pas,
Pour le mieux attrapper luy cherchant quelqu'apas
On luy baille vne lettre à laquelle il s'amuse,
Ne s'apperceuant pas que c'estoit vne ruse,
Comme quand vn Veneur veut atraper le lieure,
Il le fait arrester d'vn sifflement de leure,
Ainsi font ses soldats l'amusant de leur lettre,
Tandis qu'hastiuement ils vont querir leur maistre,
Qui met la main sur luy le trouuant sur le pont,
Mais l'autre qui pensoit que ce fust vn affront,
Veut tirer son espée, pour se mettre en defence,
Sans estre toutesfois de longue resistance;

Car pour luy faire peur, tire vne Carabine,
Laquelle par hazard trauerse sa poitrine,
D'autres tirent apres qui luy chargent le corps
De trois ou quatre coups pour le mettre en repos,
Luy ostant auec l'ame, ses grades, ses honneurs,
Toutes ses dignitez & toutes ses faueurs,
Lors petit à petit ja l'orage s'appaise,
Et laisse reuenit les Princes à leur aise:
Soissons & Longueville sont les deux Tyndarides
Qui retournent en Cour, voyant la terre humide,
Du sang de ce Coyon, pour mercier le Roy,
Luy promettant tousiours de viure sous sa loy,
Il est mort, disent-ils, ouy si l'on ne nous trompe,
Mais qu'à-on fait de luy? Quelle funebre pompe?
Qui pourra raconter, sans pleurs & sans tristesse,
Combien il possedoit de biens & de richesse
Pour apres contempler en quel piteux estat
Son ambition le met, & comme elle l'abat.
Apres l'auoir long temps hautement esleué,
Par dessus le commun. Ha! quelle cruauté,
C'est moy qui le dira, sans aucune douleur,
On ne peut enuers luy vser trop de rigueur.
Sa vie estoit heureuse, sa fin est miserable,
Escoutez le Conuoy horrible, espouuentable.
Mourir : mais las! mourir, il est commun à tous,
Mourir, mais bien mourir, n'est pas commũ à tous,
O pauure Mareschal? ô patron de misere!
Faut-il que tout le monde te soit ainsi contraire
Chacun te desiroit du mal durant ta vie,
Chacun apres ta mort en passe son enuie.
O despouille du temps! image d'inconstance,
Qu'es-tu donc maintenant que d'honneur la balãce?
Chacun durant ta vie t'eust desiré voir mort:
Tu l'es donc maintenant, mais ce n'est point à tort.

O Iouët de fortune! ô petit animal!
que tu es miserable,& que tu as de mal,
Le matin te void naistre & paroistre bien beau,
Mais le soir t'est fascheux qui te mene au tombeau.
O pauure Lagopus tu n'as guere duré,
Bien-tost apres ta mort l'on t'a viste enterré:
Mais que dis-ie enterré, tes membres my-partis
N'ont-ils pas vne fois encore veu Paris?
Ouy,si ie ne me trompe sortant de S. Germain,
Tu as veu le Pont-neuf auec vn fort grand train
A quoy faire ce train, & les gens amassez,
Et pourquoy suiuent-ils tes membres terrassez.
C'est pour voir cest Aman qui d'iniuste vengeance
Auoit pour Mardochée fait dresser la potence
A laquelle il est mis, ils vont là pour l'attendre,
Car ils sont desireux de voir son corps mort pendre,
Ainsi le Tout-puissant les affaires reuire,
Ainsi d'vn mal vn bien subtilement te tire.
Sa prouidence fait que l'iniuste poursuite,
Faite contre les siens aux siens mesme profite.
On luy couppe le Nez, les Doigts & les Oreilles:
Chacun court eschauffé pour y veoir ces merueilles
L'on veut veoir son honneur d'vne iuste vengeance
Degradé mis au bas & pillorié en France,
Il n'y à dans Paris, si malotru coquin,
qui de sa chair ne vueille auoir quelque lopin,
Vn arrache sa langue, vn arrache ses yeux
Comme n'estant pas digne de regarder les Cieux,
Il n'est pas bon François qui sçache le dommage,
Qu'il a fait autrefois qui ne luy face outrage,
L'vn au milieu des rues de ses membres estalle,
Vn autre luy arrache la partie genitalle,
On luy tire la barbe & son poil tout crotté,
Bref par tous les endroits son corps est mal traitté

Apres on le dépend pour luy monſtrer la ville,
Il paſſe par la Gréue, & va vers la Baſtille:
Où Monſeigneur le Prince voyant ceſt aduenture,
Préuoit deſia bien toſt ſa ſortie future:
Le peuple le pourſuyt qui de fureur, & d'ire,
Frape touſiours ſur luy, & ſes membres deſchire:
On le traiſne par tout & ſon dos renuerſé,
De cent petits cailloux, eſt deſia trauerſé,
O grande ignominie, ô fortune ſeuere,
Il retourne en la Greue, où il n'arreſte guere,
Car il veut viſiter tous les autres endroits,
Ou le peuple l'attend, criant à haute voix,
Viue le Roy vainqueur, qui a mis en franchiſe,
Son Royaume de France qui eſtoit en maiſtriſe,
C'eſt luy qui terraſſant la lerme de malheurs,
A voulu mettre fin à toutes nos douleurs.
Chacun attend ce corps la publique clameur,
Demonſtrant bien la ioye qu'en receuoit le cœur,
A la place Mauber il a ſon ordinaire,
Et le plus grand Monſieur luy eſt le plus contraire,
Le Bourgeois du quartier interrompt ſon voyage,
Et s'acharne ſur luy d'vne ſi grande rage,
Qu'il ne reſte aucun nerf, artere, ny tendon,
Qui ſe puiſſe exempter de cent coups de baſton.
Ceux qui ſur le Pont Neuf ont attrapé ſa main,
La bruſlent à Cambray: tandis qu'à S. Germain
On s'en va conſommer le reſte de ſon corps,
Pour mettre fin finalle aux iniures & aux tors,
Vn va marchant deuant auecque ſon fagot,
Vn y porte la paille, & l'autre ſon ſabot,
Il n'y a dans Paris ſi meſchante fruitiere,
Qui ne baille vn cottret, ſi pauure Sauatiere,
Qui ne baille les formes de ſon pauure mary,
Pour mettre fin à l'œuure du Seigneur de Vitry,

Que diſ-ie mettre fin on le retrayne encore,
Ce n'eſt pas là qu'on veut que le feu le deuore,
Il faut qu'il ſoit bruſlé auecque ſa potence,
Pour dernier chaſtiment de ſa derniere offence,
Terre tu n'as voulu luy ſeruir de tombeau,
Ses cendres s'en iront ſe purger dedans l'eau:
A celle fin que ceux qui le voudront chanter,
En cela ſeulement ils le puiſſent vanter,
Que ſon corps compoſé de tous les Elements,
A eſté tourmenté par tous les Elements.

Apres auoir eſté en la terre enterré,
Il fut en l'air pendu quand on l'eut deterré,
Il paſſa par le feu, ou il fut conſommé,
Il fut ietté dans l'eau où il eſt demeuré.

Ie voudrois bien pouuoir tant faire
De plaire à tous à nul deſplaire,
Mais il n'eſt pas permis aux Dieux
Pourquoy voudrois-je faire mieux.